



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

52 | 2017
Varia

Aurélien Davrius, *Jacques-François Blondel, un architecte dans la « République des Arts » : étude et édition de ses « Discours »*

Genève, Droz, « Bibliothèque des Lumières, LXXXVI », 2016. ISBN 978-2-600-01951-4

Fabrice Moulin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5551>

DOI : 10.4000/rde.5551

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 271-275

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Fabrice Moulin, « Aurélien Davrius, *Jacques-François Blondel, un architecte dans la « République des Arts » : étude et édition de ses « Discours »* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5551> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5551>

Propriété intellectuelle

Aurélien Davrius, *Jacques-François Blondel, un architecte dans la « République des Arts » : étude et édition de ses « Discours »*, Genève, Droz, « Bibliothèque des Lumières, LXXXVI », 2016. ISBN 978-2-600-01951-4.

À l'évidence, les études sur l'architecte Jacques-François Blondel sont bien peu nombreuses, au regard du retentissement de sa personne et de ses écrits. Il fut la figure dominante de la théorie et de l'enseignement de l'architecture dans la seconde moitié du siècle et forma, dans son École des

Arts puis également à l'Académie Royale d'Architecture, une génération entière d'artistes aussi célèbres que Ledoux ou De Wailly... D'Alembert reconnaissait lui-même ne pas pouvoir « faire un meilleur choix » en le cooptant dans l'équipe de l'*Encyclopédie* pour la partie Architecture. Aussi doit-on vraiment se réjouir de la publication, par Aurélien Davrius, d'un gros volume anthologique d'écrits de Blondel. C'est là un événement important, tant pour la diffusion large de la pensée de Blondel, que pour le renouveau et l'approfondissement de la recherche sur cet architecte. Car la mise en contexte de ses textes et leur croisement avec des documents inédits permettent d'esquisser de nouvelles perspectives de recherche.

« Étude et édition de ses *Discours* » : le sous-titre dit bien la double ambition du volume. Aurélien Davrius propose une anthologie. Elle est clairement recentrée sur l'œuvre professorale et académique de Blondel (avec un choix de ses discours ou leçons inaugurales, de ses mémoires lus devant l'Académie, dont certains étaient inédits, et enfin des extraits de son *Cours d'architecture*, synthèse de son enseignement). À quoi s'ajoute une sélection d'une trentaine d'articles, parmi les plus consistants des cinq cents rédigés par Blondel pour l'*Encyclopédie*. Ce choix de privilégier le Professeur et l'encyclopédiste laisse nécessairement de côté, et on peut le regretter, le traité *De la Distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général* de 1737-1738 ainsi que sa monumentale *Architecture française* de 1752-1756.

Quant à l'« étude » de ces textes, elle emprunte des formes variées et d'inégale intensité : une introduction générale replace Blondel dans le large mouvement pour le retour du grand goût contre la rocaille ; de brefs commentaires introduisent ensuite chaque texte, pour en situer l'enjeu ; enfin, un appareil de notes, parfois très serré, apporte un éclairage précieux sur les noms d'artistes, de personnages et d'ouvrages d'architecture.

Le mérite principal de ce travail critique consiste en un effort pour replacer dans leur contexte les écrits de Blondel. Si l'ensemble des documents permet bien « d'apporter un éclairage inédit sur la doctrine » de l'architecte, c'est parce que le « portrait » de Blondel qui se dessine ici (celui « d'un professeur, qui fut aussi un polémiste et un combattant en faveur d'un retour aux classiques de l'architecture nationale ») se transforme, par l'éclairage que procurent les notes et le recul qu'offrent les textes complémentaires, en un véritable paysage : tout un paysage culturel peuplé d'édifices, d'architectes et d'acteurs divers, d'institutions et de livres (on trouve les listes des ouvrages des bibliothèques de Blondel et de l'Académie d'Architecture) ; un paysage, enfin, traversé de querelles. L'enjeu, à travers la figure de Blondel, est donc bien de « mieux comprendre le débat intellectuel de cette fin de XVIII^e siècle » autour de l'enseignement de l'architecture, du rôle de l'Académie, et plus largement des Embellissements.

Cette mise en contexte de l'œuvre de l'architecte est triple. La pensée de Blondel est d'abord heureusement réinsérée dans un mouvement

collectif : celui de la réaction contre la rocaille, de l'exaltation du grand goût du siècle de Louis XIV, puis du retour à l'antique ; celui, aussi, de l'émergence d'une conception authentiquement publique des embellissements. Voltaire, La Font de Saint-Yenne, Charles-Nicolas Cochin, Pierre Patte ou encore Julien-David Leroy (l'auteur du best-seller *Les Ruines des plus beaux monuments de la Grèce* et qui fut le second de Blondel à l'Académie) : autant de figures dont les théories de Blondel font entendre les échos. Le choix de publier certains textes de Patte ou Leroy en regard de ceux de Blondel permet de mesurer ce jeu de circulation ou de collaboration.

La deuxième grande mise en contexte, c'est celle qui inscrit le discours d'architecture dans le réseau plus vaste de la presse. Aurélien Davrius publie les chroniques du *Mercur de France* et de *L'Année littéraire*, qui, tout au long des décennies 1750 et 1760, relaient l'enseignement de Blondel en faisant la promotion de ses cours publics. Occasion de rappeler au lecteur l'amitié qui liait Blondel à Élie Fréron, une amitié déjà étudiée par Jean Balcou et Benhamou Reed, mais ici concrètement illustrée. Cette collaboration entre Blondel et Fréron met en lumière la parfaite maîtrise de l'outil médiatique par le professeur en quête de légitimité et explique aussi en partie sa position relativement peu confortable parmi les encyclopédistes, qu'il abandonnera d'ailleurs à l'occasion de la crise de 1759, voire avant.

Enfin, en publiant toute une série d'archives internes à l'Académie d'Architecture, comme des extraits de sa correspondance avec le Marquis de Marigny ou des discours en vue de la réforme de l'institution, Aurélien Davrius cherche à esquisser, à travers le portrait de Blondel, « un tableau assez fidèle des préoccupations de [l'] Académie [d'Architecture] dans la seconde moitié du siècle et des réformes qu'elle s'est imposée alors ». C'est sans doute la perspective la plus novatrice offerte par le recueil. Car on mesure, en lisant ces textes et ces lettres, combien l'architecte a dépensé d'énergie pour réformer l'enseignement académique. On se fait une idée assez précise des tensions qu'il a suscitées au sein de l'institution, ainsi que du degré de protection que lui prodiguait le Surintendant des Bâtiments – à bien des égards, Blondel apparaît comme l'instrument du Ministre dans sa confrontation jalouse avec l'Académie.

Mais, plus intéressant encore, la structure chronologique du recueil permet au lecteur de comparer les expériences successives de Blondel à l'École des Arts, première école libre d'architecture qu'il fonde au début des années 1740 – où il est seul maître à bord ; puis à l'Académie, où il entre en 1754. L'École des Arts est une entreprise pédagogique audacieuse, qui a été relativement bien étudiée. Aurélien Davrius, qui en rappelle les enjeux et le fonctionnement, en donne aussi une vision vivante et nouvelle grâce à des documents inédits, comme ces lettres de l'architecte Simon Louis Du Ry, élève de Blondel, à sa sœur, où il évoque précisément son séjour dans l'École – des sources citées en note, dont on aurait aimé

qu'elles figurent dans le corps du recueil. À partir de sa nomination comme Professeur en 1762, on voit Blondel tenter d'imposer, coûte que coûte, de l'intérieur de l'institution, les méthodes libérales qu'il avait éprouvées dans son école. Ces méthodes, telles qu'elles ressortent de ces textes, peuvent se résumer à ces quelques traits : l'élargissement des publics (il milite pour l'ouverture des séances académiques à des « externes », comme il avait ouvert son école aux artisans et aux « hommes en place ») ; l'exaltation du grand goût (avec un accent mis sur la convenue) ; le primat du dessin dans la formation de l'architecte (un *Discours dans lequel on essaye de prouver la nécessité de distribuer, tous les ans, dans cette Académie, deux nouvelles médailles, pour deux prix d'émulation, concernant l'art du dessin relatif à l'architecture* de 1756 montre avec quelle ténacité Blondel tente d'imposer ses vues au corps académique) ; l'étude acharnée des grands exemples (le canon « des chefs d'œuvre français » compte, entre autres, la Porte saint Denis, Le château de Maisons, le péristyle du Louvre...) ; et surtout, ce qui fait la marque de Blondel, le rappel de l'héritage « des grands maîtres qui nous ont précédés ». Cette pédagogie est inséparable d'une image de l'architecte en artiste complet, doué, selon une tradition vitruvienne, de « tous les talents ». Cette vision de la carrière d'architecte comme une vocation (il fustige ceux de ses élèves qui embrassent le métier « par occasion »), renvoie en miroir au sacerdoce du professeur lui-même, dont les discours académiques ici publiés donnent à voir, avec une authenticité et une sincérité bien plus poignantes que dans les pages plus connues de son *Cours*, les inquiétudes sincères sur la dérive du goût et la désinvolture des élèves. Le professeur fatigué y morigène désespérément « une dissipation qu'on ne saurait imaginer », tandis que ses dernières lettres à Marigny, non moins touchantes, laissent percevoir l'état misérable d'un vieil homme perclus de dettes, et dont la vie entière fut consacrée à l'enseignement de son art. À notre connaissance, jamais une étude sur Blondel n'avait à ce point permis, par petites touches et sans ambition biographique, de révéler l'homme sous l'architecte.

Les quelques réserves que pourra émettre le lecteur sont bien peu de choses au regard de l'utilité réelle et incontestable de l'ouvrage. C'est qu'elles tiennent d'abord à des questions de forme ou de présentation. Il arrive, par exemple, que le jeu parfois mal équilibré, pour ne pas dire lourd, des notes, rende la lecture laborieuse. On pense à cette note sur l'article COLONNADE, qui cite longuement, pour appuyer une hypothèse, le texte même dont elle est la note... Par ailleurs, l'absence de table pour les articles de l'*Encyclopédie* est frustrante, car elle annule en partie l'effet de commodité voulu par l'anthologie. C'est d'ailleurs le chapitre consacré à l'*Encyclopédie* qui semble le moins satisfaisant. Si le choix des articles est pertinent, on regrettera tout de même la discrétion de l'annotation, et surtout l'absence de remarques, mêmes sommaires, sur les sources de Blondel dans la rédaction des articles – absence d'autant plus étonnante qu'on trouve de très bonnes analyses génétiques dans les autres

parties. Sans qu'il fût besoin d'érudition déplacée, on aurait pu à peu de frais rétablir le jeu d'intertextes attendu, entre les emprunts au dictionnaire de d'Aviler, et à celui de Trévoux, *via* Chambers (voir par exemple les articles CLEF et CLAVEAU). Ainsi, plus gênant encore, l'article ARCHITECTURE, que l'auteur annote comme s'il s'agissait des convictions de Blondel, est un calque, presque mot pour mot, de l'article de la *Cyclopedia* de Chambers ! Ce qui demandait, *a minima*, à être signalé, sinon commenté. On notera enfin, quelques inexactitudes, sans importance en vérité (comme ce projet de Contant d'Ivry pour l'abbaye de Panthemont, dont l'auteur affirme à tort qu'il figure dans les planches), mais qui confirment l'impression d'un chapitre moins maîtrisé, en comparaison des solides morceaux sur l'École des Arts et l'Académie.

Toujours est-il que nous tenons là un outil indispensable et un jalon désormais incontournable dans les (trop rares) études « blondeliennes ».

Fabrice MOULIN